

LES SABOTIERS DE LA FORÊT-NOIRE.

LE VIEUX PUITS.

(Suite.)

— Quais ! j'en ai bien d'autres sur la conscience, mais les femmes ne comprennent rien à cela. Il faudrait toujours rester cramponné à leur cotillon. N'est-ce rien que de rendre service à son pays ? C'est mon métier et je m'en fais gloire. Ton Fritz a eu du cœur tant qu'il a vu des flacons et des florins sur la table ; mais, ajouta-t-il en haussant la voix, le cœur lui a manqué quand il s'est agi de tenir pirole et de prendre le mousquet. Qui nie démentira ?

Il s'interrompit un instant ; puis, après avoir jeté un regard méprisant autour de lui :

— Je m'y attendais, l'insulte n'a pas fait lever le lièvre ; mais j'espère celui qui a entendu mes paroles sans en demander compte, passer non par les verges, mais par les soufflets de tout le régiment.

Un silence terrible suivit la provocation du sergent Mathias. L'indignation et l'effroi empêchaient la Niobe villageoise de répondre ; mais elle serrait contre son sein Christly avec une sorte de fureur. L'enfant, qui comprenait enfin tout le danger de son grand frère, et qui craignait de le voir s'élancer hors du puits, essaya d'attirer sur lui-même la colère du sergent, et il lui dit d'un grand sang-froid :

— Vous en avez menti, tout soldat que vous êtes ! Mon frère est brave, car, armé seulement d'un bâton, il m'a défendu, Phiver dernier, contre un énorme loup affamé qui se jetait sur moi ; — et il a tué la bête.

— Tais-toi, petit. Si ton frère n'est pas un lâche, c'est un menteur, car il m'a donné sa parole de rejoindre le régiment ; j'ai eu confiance en lui, et il s'est joué de moi.

La Marannelle s'avança vers le sergent, et lui dit :

— N'insultez pas mon fils sous mon toit. Cherchez-le ; faites votre devoir,

mais ne l'insultez pas quand il n'y a pour le défendre qu'une femme et un enfant !

— On va se gêner vraiment ! Sachez, vieille sorcière, que nous allons nous installer ici à vos frais, et que vous nous fournirez à boire et à manger jusqu'à ce que ce bel oiseau bleu soit retrouvé !

— Faites, dit-elle froidement ; ruinez et dépouillez la mère après avoir tenté le fils. Ce ne sera pas difficile. Sais-je donc où est Fritz ? Suis-je forcée de le savoir ? Et si je le sais, suis-je forcée de le livrer ? Ah ! vous êtes d'abominables gens. Déjà vous avez voulu tromper l'innocence de cet enfant. Dieu sans doute, l'a éclairé. Et maintenant vous voudriez que par avarice je trafiquasse avec vous de ma chair et de mon sang ?

Le sergent l'interrompit : — Assez de musique, bonne femme ; à boire, et sers-nous vite !

— Que je vous serve ! dit-elle en frémissant.

— Tu n'es, bonne qu'à cela, sorcière.

— Ah ! vous insultez les femmes !

— Si la Marannelle n'eût retenu violemment Christly, il s'élancerait comme un furieux contre le sergent. Celui-ci se moqua de cette vaine colère.

— Appelle Fritz, à ton aide ! dit-il à la veuve.

Elle sentit le piège. L'astucieux Mathias observait soigneusement la direction de leurs regards. Christly avait surpris une ondulation plus sensible dans les amas de branches et de feuilles du vieux puits ; mais Fritz fidèle à sa promesse, ne sortait pas de sa cache, malgré les menaces. Alors le sergent jugea qu'il était temps de passer de la parole à l'action ; et des menaces aux violences.

— Vous avez des bâtons, dit-il aux recrues, apprenez à vous en servir. Si ce petit drôle ne décloue pas sa langue, étrillez-le vertement. Croit-il se jouer du sergent Mathias ? Il payera pour son frère, et le bâton vaut la verge.

Christly ne bougea pas et continuait à regarder sa mère avec douleur. Les recrues le saisirent et le frappèrent assez doucement, mais sur un signe empêché de Mathias, ils frappèrent l'aveugle